II.

SÉANCE DU 8 MAI 1958.

Président : M. MANDOUZE.

Membres et invités présents. — M. et Mme Breininger, MM. Bureth, Comtesse, Cruvillier, Mlles Depret, Dunant, Erhart, Fleischmann, Fugier, MM. Géraudelle, Gerlinger, Grab, Mlle Henrich, M. et Mme Hentz, M. et Mme Hosenlopp, M. Igersheim, Mlle Kennele, MM. Leclant, Mandouze, M. et Mme G. Picard, M. Poirson, M. et Mme Ruch, M. et Mme R. Schilling, M. Schlosser, Mlles Steinhauser, Thiébaut, M. Vieyra, Mlle Wetterer.

M. le Principal du collège de Molsheim avait offert l'hospitalité de son établissement au Groupe strasbourgeois, renforcé par un certain nombre d'étudiants et d'étudiantes, pour sa sortie annuelle.

M. R. SCHILLING remercie M. le Principal de son amabilité et son dévouement, et rappelle que l'ancienne université jésuite de Molsheim (dont les bâtiments abritent maintenant le collège) est une des valences de l'Université de Strasbourg.

— Puis M. LECLANT prend la parole pour une communication intitulée *Reflets de l'Égypte dans la littérature latine d'après quelques publications récentes*. Son exposé n'aura rien de systématique, mais consistera en notes et titres de lecture puisés dans des publications plus familières aux égyptologues qu'aux latinistes.

L'impression générale qui s'en dégage est que l'Égypte a toujours été soucieuse de préserver son originalité. Aussi les papyrologues ont-ils pris comme thème de leur Congrès international à Genève en 1952 « L'originalité de l'Égypte dans le monde gréco-romain ». Parmi les exposés très importants qui y furent faits, et qu'on peut lire dans *Museum Helveticum*, X (1953), fasc. 3-4, M. Leclant cite particulièrement Mlle C. Préaux, *Les raisons de l'originalité de l'Égypte* (p. 203-221), et M. A. Piganiol, *Le statut augustéen de l'Égypte et sa destruction* (p. 193-202).

Jusqu'à Dioclétien, qui l'assimila au reste de l'empire, Rome a traité l'Égypte comme une immense métairie avec un prince à sa tête. Ce régime d' « autonomie interne », en favorisant la volonté d'isolement du pays, a permis à la civilisation égyptienne de se maintenir intacte. Mais les Romains en connaissaient bien le fonctionnement, comme le montre l'examen du *Gnomon de l'Idiologue* (cf. W. Schubart, *Rom und die Aegypter nach dem Gnomon des Idios Logos* : Zeitschrift für die Aegyptische

Sprache, 56, 1920 p. 80 sq. ; A. E. Johnson, *Egypt and the Roman Empire*, Ann Arbor, 1951 ; H. I. Bell, *Egypt from Alexander the Great to the Arab conquest. A study in diffusion and decay of Hellenism*, Oxford, 1948).

M. Leclant montre ensuite l'intérêt qu'il y aurait à étudier chez les auteurs latins des particularités de l'Égypte, classées par thèmes, comme l'a fait par exemple S. Sauneron, *Un thème millénaire de l'antiquité classique : Le Nil et la pluie* (Bull. Inst. fr. d'Arch. orient. du Caire, t. LI, 1952, p. 41-48).

Il signale aux non-spécialistes le danger des comparaisons hâtives avec des œuvres égyptiennes séparées par des siècles, voire des millénaires, et la nécessité de choisir ses références dans des ouvrages récents ; von Bergmann et Mariette ont été des précurseurs géniaux, mais ils sont aujourd'hui dépassés.

L'Égypte qu'ont connue les Romains est celle de la basse époque. On en trouvera un beau tableau dans E. Otto, *Die Endsituation der aegyptischen Kultur* (Die Welt als Geschichte, Stuttgart, XI, 1951, col. 203-213). Mais ils connurent surtout ce que M. J. Carcopino appelle « la douane d'Alexandrie », où les influences égyptisantes s'amalgamèrent avec des éléments hellénistiques. La ville est d'ailleurs mal connue : les fouilles n'y sont possibles que sporadiquement, et l'inventaire des objets d'art qu'elle a envoyés dans tout le monde méditerranéen n'est pas fait.

L'expansion lagide acclimate les dieux égyptiens tout autour de la mer Égée et jusqu'en Sicile. Le commerce maritime les propage en Campanie (Pouzzoles, Pompéi) et à Rome. Ils y arrivèrent avec le culte de Dionysos, favorisés par César d'abord, Antoine ensuite. Quant à Octave-Auguste, il est devenu de plus en plus hostile aux cultes égyptiens au fur et à mesure qu'il avançait dans son règne. Son attitude est plus politique que religieuse. Il les tolère aussi longtemps qu'il lui faut ménager les *populares*, qui réclamèrent la reconnaissance officielle des dieux égyptiens dès la première moitié du I^er^ siècle av. J.-C., provoquant ainsi une politique de persécution du Sénat de 59 à 48.

Quelles traces les cultes égyptiens ont-ils laissées dans la littérature latine du I^er^ siècle?

Catulle, imprégné d'alexandrinisme, semble les mépriser, mais montre qu'il les connaît bien. Tibulle, II, 1, adresse un hymne à Osiris-Bacchus. Virgile (*Géorg.*, IV, 287 sq.) évoque les barques peintes naviguant sur les campagnes recouvertes par les eaux du Nil, barques qu'on retrouve sur les tombeaux égyptiens, le Delta vu de l'intérieur avec ses ramifications, le limon noir déposé par le fleuve, le blé verdoyant à l'infini. Virgile aurait accompagné Mécène en Égypte après l'été 29 et y aurait

séjourné plus de six mois, d'où l'exactitude et le pittoresque de ses descriptions.

Horace oppose dans *Odes*, III, 30, 1-2, la pérennité des ouvrages de l'esprit à la dérisoire solidité du bronze et des pyramides royales. Ce pourrait être l'écho d'un poème du Nouvel-Empire, vers 1200 av. J.-C., publié par A. H. Gardiner, *Hieratic Papyri in the British Museum*, third series, I, p. 38-39 (cf. la traduction de P. Gilbert, *La poésie égyptienne*, Bruxelles, 1943, p. 98-99, et l'article du même savant dans *Latomus*, V, 1946, p. 61). Le *carpe diem* est un thème familier à l'égyptologue. Et l'on songe à Hérodote, II, 78, selon qui les Égyptiens, dans leurs banquets, se passaient une image de mort pour s'exhorter à vivre. Comparable est le fameux passage du *Banquet* de Trimalcion (Pétrone, *Satyricon*, 34) : « Pendant que nous buvions... un esclave apporta un squelette d'argent » — et Trimalcion de s'exclamer : « Hélas, pauvres humains, nous ne sommes que néant... Vivons donc, tant qu'il nous est donné de jouir » (pour les rapports des descriptions d'Hérodote et de Pétrone avec les faits égyptiens, cf. Fr. Jonckheere, *La conception égyptienne du squelette*, Centaurus, International Magazine of the history of Science and Medecine, Copenhague, vol. 5, 1957, p. 323-338).

D'autres thèmes traités par les élégiaques latins (« chant du matin » au moment de la séparation, des adieux — cf. le « Tagelied » des Minnesänger — description de la bien-aimée, Paraklausithyron) se retrouvent dans la littérature égyptienne (consulter Erman, *Die Literatur der Aegypter*, 1923 ; S. Donadoni, *Storia della letteratura egizia*, 1957).

Mais le vrai Romain affiche le dédain, voire la haine envers l'Égypte (Tacite, *Ann.*, XV, 35 ; Pline le Jeune, *Panégyrique de Trajan*, chap. XXXI). Une tradition sénatoriale a fait des empereurs-tyrans des empereurs égyptophiles.

Les égyptophobes opposent le Nil et le Tibre. Les égyptophiles cherchent à les réconcilier ; cf. Hadrien représentant le Nil sur ses monnaies, Germanicus, petit-fils de Marc-Antoine, visitant l'Égypte malgré les protestations véhémentes de Tibère. Agrippine l'Ancienne est représentée avec une coiffure semblable à celle d'Isis. Son fils Caius grandit dans un milieu orientalisant, où l'ombre d'Antoine, son aïeul, est présente. Caligula déclara funeste la victoire d'Actium, installa le culte d'Isis dans son palais du Palatin et inscrivit dans le calendrier romain les fêtes de sa naissance. Il n'est pas jusqu'à certaines des folies de Caligula qui ne s'expliquent par son parti pris égyptien (P. Lambrechts, *Caligula, dictateur littéraire*, Bull. Inst. Hist. belge de Rome, XXVIII, 1953, p. 226-232 ; J. Colin, *Les consuls de César-Pharaon Caligula*, Latomus, 13, 1954, p. 394-416). Et ce sont des Césars-Pharaons (Caligula, Néron) qui sont unis à des épouses-sœurs, selon la coutume égyptienne,

ou plutôt alexandrine (car à la cour des Pharaons du Nouvel-Empire il ne s'agit, en fait, que de mariages entre demi-frère et demi-sœur, pour des raisons dynastiques ; encore furent-ils assez rares. A l'exemple de la cour des Ptolémées en revanche, les mariages entre frère et sœur se répandirent dans l'Égypte des temps tardifs, cf. M. Hombert et Cl. Préaux, dans *Hommage à J. Bidez et Fr. Cumont*, Collection Latomus, II, 1949, p. 135 sq., et *Recherches sur le recensement dans l'Égypte romaine*, 1952, p. 149-153).

Sous Claude, il y eut une brève réaction contre cette tendance. Cet empereur chercha à introduire l'éleusinisme à Rome, mais cet éleusinisme était lui-même alexandrin (Ch. Picard, *L'Antiquité classique*, XX, 1951, p. 351-381 ; *Revue des Études latines*, XXVIII, 1950, p. 77-80 ; cf. *Revue des Études grecques*, LXIII, 1950, p. XIV-XV).

Avec Néron, nous revenons à la descendance d'Antoine. Il fait embaumer Poppée à l'égyptienne (Tacite, *Ann.*, XVI, 6). Suétone (*Othon*, XII, 2) rapporte qu'Othon célébrait les cérémonies isiaques la tête rasée. Et Vespasien se trouvait en Égypte lorsqu'il prit possession de l'Empire (Tacite et Suétone, bien renseignés, mais « nationalistes », semblent avoir escamoté la signification de ce séjour (cf. Ph. Derchain, *Chroniques d'Égypte*, XXVIII, 56, 1953, p. 261-279 ; Ph. Derchain et J. Hubaux, *Latomus*, 12, 1953, p. 38-52).

Grande influence encore des dieux égyptiens sous les Flaviens. En 71, première mention des cultes alexandrins dans la numismatique romaine. Domitien échappe aux envoyés des Vitelliens, caché sous les habits d'un prêtre d'Isis. Titus assiste à l'enterrement d'un bœuf Apis.

Dans la littérature, Tacite a connu des sources d'origine égyptienne. Sénèque a écrit un *De ritu et sacris Aegyptiorum* et a joué son rôle dans le large mouvement de littérature syncrétiste gréco-égyptienne, dont la plus célèbre expression est le *De Iside et Osiride* de Plutarque. Son neveu Lucain se montre lui aussi sensible au charme exotique de l'Égypte.

Le II^e^ siècle est isiaque par excellence. Trajan ne gêne pas les cultes orientaux. Sur ses monnaies, les types alexandrins de Domitien sont devenus gréco-égyptiens. Hadrien envoie une lettre aux Alexandrins, vivement émus par la découverte d'un bœuf Apis. Il visite l'Égypte et fait diviniser à la manière égyptienne son favori Antinoüs noyé dans les flots du Nil ; il lui élève un obélisque.

Si Antonin se montre plus réservé, Marc-Aurèle continue la tradition égyptophile. Le miracle de « la légion fulminante » est significatif à cet égard : un corps d'armée romain, enfermé dans les monts de Bohême, manque de périr de soif : un orage désaltère les Romains et noie les Barbares. Le miracle fut aussitôt mis à l'actif du dieu Hermès-Thoth et de son prêtre Harnouphis (A. Calderini, *Aquileia Nostra*, VIII-IX,

1937-1938, col. 67-72 ; J. Guey, *Revue de Philologie*, XXII, 1948, p. 16-62 ; *Mélanges de l'École française de Rome*, LX, 1948, p. 105-127 ; LXI, 1949, p. 93-118 ; *Revue des Études anciennes*, L, 1948, p. 188-189 ; G. Posener, *Revue de Philologie*, XXV, 1951, p. 162-168 ; J. Leclant, *Orientalia*, 27, 1958, p. 100).

Sous Commode, innovation mémorable : Sérapis est substitué à Jupiter dans la théologie impériale et entre dans le cercle des dieux invoqués lors des *vota* officiels.

Comme Hadrien et Marc-Aurèle, Septime-Sévère visita l'Égypte et s'y intéressa vivement. Son fils Caracalla éleva sur le Quirinal un temple majestueux à Sérapis, qui semblait braver Jupiter Capitolin.

Dans la littérature, il faut citer les noms d'Apulée de Madaure (on a beaucoup écrit sur ses rapports avec les Isiaques) et Lucien.

Au III^e^ siècle, on assiste à la montée du culte de Mithra, que les légions adorent à travers l'Empire, et au déclin d'Isis. Mais il y eut une renaissance sous Dioclétien, pour des raisons encore peu claires. Toujours est-il que cet empereur accumula les œuvres d'art égyptiennes dans sa résidence dalmate, à Spalato (cf. *Orientalia*, 27, 1958, p. 99).

Au IV^e^ siècle, les prestiges de la religion isiaque servent de rempart contre le christianisme envahissant (il suffit de renvoyer au magnifique travail de A. Alföldi, *A festival of Isis in Rom under the Christian Emperors of the 4th Century*, Dissertationes Pannonicae, sér. 2, n° 7, 1937). Si les polémistes chrétiens vitupèrent les cultes égyptiens, saint Augustin, en revanche, leur accorde peu de considération.

Pour finir, il faut citer un auteur païen, Claudien, qui transpose en latin un des plus vieux mythes égyptiens, celui de l'oiseau Phénix, et, parallèlement, le *Carmen de ave phoenice*, attribué à Lactance. Ce poème est « à mi-chemin entre la mythologie païenne et le sentiment chrétien ». Le problème qu'il pose est peut-être aussi important que celui de la IV^e^ églogue de Virgile. Chez Claudien encore, il faut relever la description de l'*Abaton*, la caverne mystérieuse d'Osiris, avec le fameux serpent *Ouroboros* qui se mord la queue, dans l'île de Philae (*Éloge de Stilicon*, II, 424-436) ; on a retrouvé l'illustration correspondante sur le mur nord de la porte d'Hadrien à Philae (Ph. Derchain, *Zeitschrift für die Aegyptische Sprache*, 81, 1956, p. 4-6). Le poème est contemporain de la destruction du Sérapéum d'Alexandrie : au moment où le christianisme triomphe, la culture pharaonique est installée au cœur même de la poésie latine.

M. Leclant conclut en dégageant la leçon de son exposé : Si Rome a été par tradition hostile à l'Égypte, elle n'a pu échapper à l'influence de la vallée du Nil, de sa civilisation millénaire et de son antique sagesse.

— M. Mandouze remercie M. Leclant de cette communication d'une

exceptionnelle richesse, pleine d'indications et de suggestions pour de futures recherches ; un résumé ne peut en donner qu'une idée approximative.

— M. Ruch s'interrogeant sur la valeur du rapprochement du *Carpe diem* d'Horace avec un thème égyptien de même nature, M. Leclant pense que les grands courants de la pensée humaine sont toujours synchrones.

— M. G. Picard précise qu'il y eut à Rome un véritable parti politique égyptien, partisan sous l'empire de la monarchie absolue. C'est à son influence que serait due notamment l'évolution du règne de Trajan vers l'autoritarisme (G. Picard, *Les trophées romains*, 1957, p. 408-409 ; sur les influences égyptiennes, cf. également p. 173-174, 241-243, 329-330, 336-337, 342-345, 460-461, 511)[1].

Le groupe se rendit ensuite à l'hôtel de ville de Molsheim, où le maire, M. le député Meck, souhaita aux membres la bienvenue et leur offrit un vin d'honneur. Après le repas pris en commun au réfectoire du collège, le docteur Gerlinger fit revivre le riche passé de Molsheim au cours d'une promenade historique à travers la ville.

III.

SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1958.

Président : Mlle Fugier.

Membres et invités présents. — M. Simon, doyen de la Faculté des lettres, MM. Bureth, Dagens, Mlle Fugier, MM. Fuchs, Hentz, Leclant, Mandouze, Maurer, Ruch, R. Schilling, Will, ainsi qu'une quinzaine d'étudiants et d'étudiantes.

Informations. — Mlle Fugier assumera la présidence du Groupe strasbourgeois en 1958-1959, M. R. Schilling gardant les fonctions d'administrateur.

Le Groupe des Études latines et le Centre d'Histoire des Religions tiennent en commun cette séance, à laquelle ils ont invité M. Pöschl, professeur à l'Université de Heidelberg, qui présentera la communication inscrite à l'ordre du jour.

1. En vue d'une éventuelle mise au point sur l'état actuel des questions relatives à la diffusion des Isiaques dans le monde romain, à la place du culte et des influences égyptiennes dans la civilisation romaine, M. J. Leclant serait reconnaissant de recevoir les tirages à part d'études d'accès difficile consacrées par des collègues à ces divers sujets. (Adresse : J. Leclant, Institut d'Égyptologie, Palais de l'Université, Strasbourg.)